

MARTINE T. ALBERTIN

LE TÉLÉPHONE
SONNE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522544

Dépôt légal : janvier 2026

Jour 1

Le téléphone sonne : le fixe, pas mon portable ; je râle, c'est mercredi, le jour marathon comme je l'appelle : nos deux enfants ont des activités « sportivo-artistiques » comme la plupart des familles de classe moyenne et bien évidemment à chaque bout de la ville. Tout est minuté, particulièrement la pause repas, je n'ai clairement pas le temps de discutailler au téléphone. Donc le téléphone sonne alors que j'ai décidé de faire une nouvelle version de la vinaigrette pour rendre cette salade d'endives, haïe par ma progéniture, plus comestible. Je crie de la cuisine.

— Qui décroche ? Je ne peux pas y aller, débrouillez-vous.

Les enfants, soudainement touchés par une surdité ou un mutisme de circonstance, m'ignorent totalement, mon bien-aimé, qui connaît ce scénario par cœur, me répond sur un ton agacé :

— C'est bon, j'y vais.

Même si je trouve que c'est un peu gonflé de sa part de me faire comprendre que ça lui coûte de le faire, je me concentre à nouveau sur le nombre de cuillères de cette foutue vinaigrette : c'est quoi déjà ? Une de balsamique et trois d'huile d'olive ? Ou quatre ? Du soja, pas de soja ? Soja salé ou soja sucré ? Du miel ? Je n'ai pas le temps de vérifier sur l'application de recettes de cuisine, surtout que je ne sais même plus où se trouve mon portable : je vais improviser. Ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus, ce qui retient mon attention, ce sont les monosyllabes de ma moitié en réponse à cet appel.

— Noooooon, c'est pas vrai, quand ? Comment ? ... OK, oui, oui, pas de problème, je vais lui dire, un grand merci de nous avoir prévenus.

Puis : plus aucun son. Bon, cela ne devrait pas être grave mais par contre, c'est sûr : ce n'est pas un démarcheur, il avait une personne de notre connaissance au bout du fil.

Là où tout se complique, c'est quand il apparaît dans mon champ de vision : la mine déconfite, le regard brouillé, couronné par un rictus indéchiffrable... je commence à paniquer, mon pouls s'accélère : les enfants sont dans les murs, donc pas de drame à ce niveau-là, alors quoi ? Je l'interroge du regard puis je m'énerve car cela me paraît bien trop long :

— Qu'est-ce qui se passe, Tom, qui c'était ?

Et là, je perçois la phrase tant redoutée :

— C'est ton père.

Il a presque chuchoté, comme si le dire plus fort allait avoir des conséquences démesurées. Je sais pertinemment ce qu'il tente de me faire comprendre, même si je le refoule : non pas que mon père veut me parler, mais qu'il est arrivé quelque chose À MON PÈRE. Dans le premier cas, il aurait hurlé en retour, sans se déplacer jusqu'à la cuisine : « c'est ton père » comme d'habitude, pour que je prenne cet appel : aussi simple que ça.

Je n'entends pas la fin de sa phrase, ce que j'entends : c'est le fracas de la bouteille en verre d'huile d'olive tomber au sol. Je viens de la lâcher sans m'en rendre compte car les pires scénarios me viennent à l'esprit. Cardiaque, mon père est en sursis depuis un certain nombre d'années. Tout ce qu'il a été possible de faire pour l'épargner, pour repousser l'échéance d'une attaque fatale a été entrepris, et toute la famille savait que ce jour, ce jour-LÀ, allait finir par arriver.

Et même si j'ai imaginé mille fois ce que j'allais ressentir, penser, faire, organiser, c'est la panique totale dans mes neurones : elles se bousculent, s'entrechoquent, ça finit en bagarre sanglante générale.

Cette panique, je la transfère sur les conséquences de ma maladresse, je me parle à voix haute : « je commence par quoi ? Essuyer l'huile d'olive sur le sol pour éviter un accident ? Ramasser le reste de cette bouteille ? Commencer à chercher partout les éclats de verre ? Crier de ne pas marcher pieds nus dans la cuisine ? Courir chez l'épicier du coin chercher une

nouvelle bouteille d'huile d'olive ? Ou balancer le saladier à côté des restes de la bouteille ? », je me demande à quoi ressemble cette scène surréaliste une fois revenue sur Terre. Au final, je n'en sais rien, ce que je sais s'est évaporé, cette foutue journée va être longue, j'ai déjà perdu tous mes repères.

Curieux, les enfants ont accouru. Me voyant tétonisée par la nouvelle qu'ils ignorent encore et le visuel de la scène, ils s'arrêtent juste devant moi et me fixent, l'air abasourdi.

Ce prétexte s'est révélé idéal pour mon conjoint qui leur annonce :

— Allez, allez, filez ! C'est rien, juste une maladresse, ne restez pas dans la cuisine, on doit nettoyer. On change de plan aujourd'hui : mettez-vous devant la télé, je vous prépare des sandwichs.

Ils ne bougent toujours pas car le combiné « télé + sandwich » est inhabituel chez nous, ils réagissent lorsque retentit la phrase que tous les parents ont prononcée au moins une fois dans leur vie :

— Dépêchez-vous avant que je ne change d'avis.

Cela produit son classique petit effet : ils hurlent de joie et se précipitent sur le canapé en se disputant déjà sur le programme à choisir. Ce n'est pas vraiment de circonstance, mais c'est exactement ce qu'il fallait dire et faire, merci Tom.

Lui ne me pose pas de question, n'entame pas une conversation sur ce sujet sensible, il me connaît par cœur, il sait que j'ai besoin d'assimiler. Il reste concentré sur sa mission : nourrir les kids et les tenir hors de mon champ de pensée et d'action. Par contre, il ouvre grand la fenêtre de la cuisine : 12 degrés d'air frais me saisissent, il me prépare également un expresso en suivant qu'il dépose devant mes yeux. Il a encore raison : ses initiatives deviennent indispensables pour empêcher cet engourdissement que je décèle m'envahir entièrement. Je suis à deux doigts du malaise vagal.

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau, insistante. Je comprends que Tom débranche le téléphone car cela s'arrête net.

Le café avalé, je passe en mode automate, mon esprit toujours anesthésié : je ramasse mécaniquement les dégâts en

me concentrant un minimum pour ne pas me blesser avec tout ce verre brisé.

Je suis la cadette des trois filles de notre famille et soi-disant la plus « avertie » sur cet événement pour l'avoir reven-diqué à chaque rassemblement familial, quand le sujet venait s'échouer dans nos conversations animées. Je suis athée, du genre pragmatique, pourtant, à ma grande surprise, la peur, qui a pris mon ventre en otage, me fait comprendre que je suis loin d'imaginer la suite.

À la minute où j'ai appris la nouvelle, je traverse un grand moment de solitude, je me suis donc clairement surestimée même si je ne suis pas encore totalement submergée par mon émotion. La vie m'a épargnée car je n'ai pas réellement connu la perte d'un proche, mais concrètement, là, je dois aussi mettre pratique une organisation familiale mortuaire. Je ne sais même pas la nature du choix de mes parents : enterrement ? Incinération ? Cérémonie religieuse ? Caveau ? Cocktail post cérémonie ? Faire-part de décès ? Annonce dans les journaux ? La mort, ce sujet tabou, s'invite sans prévenir aujourd'hui, comme le voisin relou que tout le quartier évite.

Je me retrouve dans cette cuisine telle l'élève de sixième dans la cour du collège le jour de la rentrée : j'ai compris le principe de ce changement imminent mais je n'ai pas les codes.

La vibration de mon portable, dans ma poche, tel un taser, me fait l'effet d'un électro-choc. Je réalise alors que je frotte le sol de la cuisine avec une éponge fatiguée comme une forcenée alors qu'il n'y a plus rien à nettoyer, j'entends alors les enfants rire dans le salon.

Tom s'approche vers moi à pas de mouton, il m'observait en silence :

— Je vais emmener les enfants à leurs cours et je reviens tout de suite. Ne prends pas de décision ni la voiture OK ? Je reviens d'ici vingt minutes.

En temps normal, je lui aurais sauté à la gorge, en réponse à ce ton patriarchal qu'il prend dans certaines circonstances, ce dont j'ai horreur, mais là, avec une voix de petite fille perdue

dans la cour du collège, je lui réponds platement, ce qui le rend encore plus anxieux :

— Oui, oui, bien sûr, vas-y.

La porte claque, les voix s'éloignent. Obéissante, je décide de prendre la place des enfants sur le canapé, devant le dessin animé en cours sur l'écran, mon pantalon toujours taché d'huile. Je me couvre jusqu'au cou avec le plaid qui traîne, parfumé de leur odeur infantile, pour me protéger du monde adulte. Les minutes passent et hypnotisée par ces images, je me demande à quoi ça sert ce type de scénario récurrent du bon et des méchants, on n'évolue donc jamais ? Puis je zappe toutes les chaînes jusqu'à un reportage ARTE comme ils savent si bien les faire : l'invitation au voyage, cette fois c'est en Laponie. C'est l'idéal, je bloque dessus quand une phrase du commentateur me fige : « Le 13 octobre, en Laponie, est le jour dédié à la malchance, cela leur permet de tirer des leçons pour son futur », je cherche alors mon portable, affolée : quel jour on est ?

Tom revient essoufflé et me parle le plus calmement possible en reprenant le fil de la conversation inachevée.

— Bon, tout est OK, Mélanie et Louis vont être ramenés à la maison par les parents de Chloé vers 18 h. Tu m'écoutes ?

Je ne réagis pas vraiment, le regarde à peine, absorbée par le reportage comme si ma vie en dépendait. Pour capter mon attention, il enchaîne en m'expliquant d'une traite :

— Pour ton père, c'est le voisin qui a appelé, je ne sais plus comment il s'appelle bref. C'est encore un infarctus. Il était sur son fauteuil, dans la véranda, c'est ta mère qui l'a trouvé. Elle est allée chercher du secours chez ces voisins. Ils ont prévenu le SAMU mais c'était pour constater le décès. Il n'y avait rien à faire pour le réanimer. Ils ont juste dit que ton père n'a pas dû souffrir, c'était rapide.

J'ai l'impression qu'il a répété son texte mille fois avant de passer cette porte, comme s'il l'avait récité, avec un ton scolaire et détaché.

La seule image qui s'impose à moi, c'est mon père dans son fauteuil, bien vivant, observant les oiseaux ; il a toujours eu des chiens et une fois son dernier ami fidèle enterré, il en

a été tellement affecté qu'il a décidé de ne plus en avoir. Il ne voulait pas que son chien lui survive. À partir de là, il a aménagé successivement des abris pour ses compagnons du moment : des enclos à tortues, des poulaillers, des clapiers et dernièrement, il s'est attaché aux oiseaux du jardin ; il avait mis à leur disposition des mangeoires et des nichoirs pour attirer tous les spécimens du quartier. Ma mère tolérait cette nouvelle passion mais je l'entendais régulièrement marmonner quand il fallait nettoyer la terrasse de temps en temps.

Je finis par répondre à Tom, le reportage terminé. Patient, il consultait internet sur son téléphone en attendant un signe de ma part.

— Et donc ?

— Et donc ? Quoi et donc ? Ta mère ou le voisin a dû appeler aussi tes sœurs je suppose, enfin, j'en sais rien.

— OK, on y va.

Il ne devait pas s'attendre à cette réponse froide, mécanique, il me regarde suspicieux sur mes intentions :

— T'es sûre ? Tu ne veux pas grignoter un peu avant ? Il reste un sandwich : fromage de brebis, tomates séchées...

J'imagine qu'il veut gagner du temps pour jauger mon état, mais je refuse catégoriquement presque brutalement.

Non, je ne veux pas grignoter, j'aimerais plutôt un bourbon sans glace comme dans mes films préférés mais j'ai arrêté de boire il y a deux ans alors ça ne va pas le faire.

Le regard que je lui lance clôt la discussion, il se précipite sur les clefs de la voiture pour m'empêcher de conduire.

Pendant tout le trajet, je regarde dehors, et j'envie ceux qu'on croise, profitant de cette magnifique météo, l'air insouciant.

On arrive chez mes parents, enfin ma mère parce que maintenant, c'est ce qu'il va falloir dire. Ils ont acheté leur pavillon il y a plus de 40 ans, dans un quartier convivial, pas trop loin du centre. C'était le rêve de leur vie cette maison : assez spacieuse pour accueillir leur descendance, de plain-pied, bien orientée, trois chambres, salon, cheminée, grande cuisine, terrasse couverte et la magnifique véranda.